Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 6 (1949)

Heft: 1-2

Artikel: Naissance d'un beau livre

Autor: Duplain, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-387614

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Geschaffene bis in die letzten Einheiten der Buchform verfolgt. Es ist das einfache Verlangen, das in einer heilen Welt selbstverständlich sein sollte, alle Dinge zu runder Vollendung zu führen. Wer mit einem Hinweis auf den Gehalt als dem einzig Wesentlichen auf dieses der angemessenen äußern Form verzichtet, bekennt sich zu einer gespaltenen Welt, in der Gehalt und Form bereits auseinandergefallen sind. Die nächste Stufe, die wir auch erleben, ist das schöne äußere Kleid ohne innern Gehalt, die vollständige Entleerung der Form, die äußerliche Repräsentation. Daher hat besonders das bibliophile Buch – im Gegensatz zu der Auffassung so vieler Freunde des schönen Buches – auf einen wertvollen Gehalt zu achten, wenn ihm der Vorwurf des sinnlos Ästhetischen erspart bleiben soll.

Dieser Verleger begegnete mir vor mehr als zehn Jahren in Hans Vollenweider und seiner Johannes-Presse. Und seither sind wir uns durch manche Publikation treu geblieben. Man mag den kleinen Auflagen, die leider auch einen etwas höhern Preis bedingen, den Vorwurf der gewollten Absonderung machen. Wir wissen, daß sich nur kleine Kreise mit Dichtung befassen, und wenn man sich einmal der Meinung entwöhnt hat, daß der öffentliche Widerhall eine Bestätigung der Leistung sei, gibt man sich damit zufrieden, zu jenen zu sprechen, die das Wort hören wollen.

In Hans Vollenweider verbindet sich der Handwerker und empfindsame Kenner des Materials mit dem Menschen, der nichts vernachlässigt und keine Handlung begeht, ohne sein Gewissen und sein Urteilsvermögen befragt zu haben, so daß er jedes Ding erst entläßt, wenn es ihm vollendet erscheint. So hat er der hohen Lyrik Siegfried Langs und meinen Gedichten eine Heimstätte gegeben, wie ich sie für mich nicht zu erwarten gewagt hätte. Hans Vollenweider hat aber auch seinen Malerfreunden Otto Meyer-Amden, Hermann Huber und Paul Bodmer in schönen Ausgaben ein Denkmal gesetzt, das als typographische und drucktechnische Leistung von keiner Modeströmung gestürzt werden wird. Er hat diesem Kreis von Zürcher Malern dadurch nicht nur seine Treue gehalten, sondern sich in seiner Buchgestaltung auch zu jener schönen Mitte bekannt, die seinem Wesen entspricht und in der sich auch diese Maler in ihren Werken bewegen. Wir können ja nicht jeden Tag das gestern Geschaffene als überholt betrachten, das Neue durch das Neuere, das Neuere durch das Neueste ersetzen, so gern man sich zu den Neuerern bekennt, wenn ihr Neues zugleich auch ein Besseres ist.

In diesem Sinn für Qualität liegt die Haltung Hans Vollenweiders. Es geht ihm nicht darum, die Dinge *anders*, sondern *besser* zu machen und das als gut Erkannte zu bewahren. W. K.

Georges Duplain / Naissance d'un beau livre

Voir naître un livre, c'est assister à une création; c'est voir s'harmoniser un esprit et un corps, une raison d'être et une façon d'être. Editeurs et imprimeurs de par ici nous procurent souvent la joie du beau livre – ce n'est point tous les jours en revanche qu'on le «voit naître», car cette élaboration est devenue œuvre d'équipe, tandis que ses phases se décomposent entre des spécialistes toujours plus nombreux. Voici pourtant qu'un artiste s'est fait artisan pour reprendre à lui seul cette création, et nous donner un livre de sa main.

Je dis bien «de sa main», par quoi j'entends de son outil d'artiste, et non pas de sa plume, ce qui est autre chose. Tout l'été dernier, un jeune peintre que les Biennois apprécient depuis des années, et dont les Lausannois ont récemment découvert l'œuvre, Pierre Stampfli, a *fait un livre*.

– Tu es fou, disaient ses amis. Peins, dessine, grave: tu as assez de choses à évoquer et à exprimer de la sorte.

– Laissez-moi tranquille, a répliqué Pierre en termes un rien plus énergiques: je *dois* faire ce livre et je le ferai.

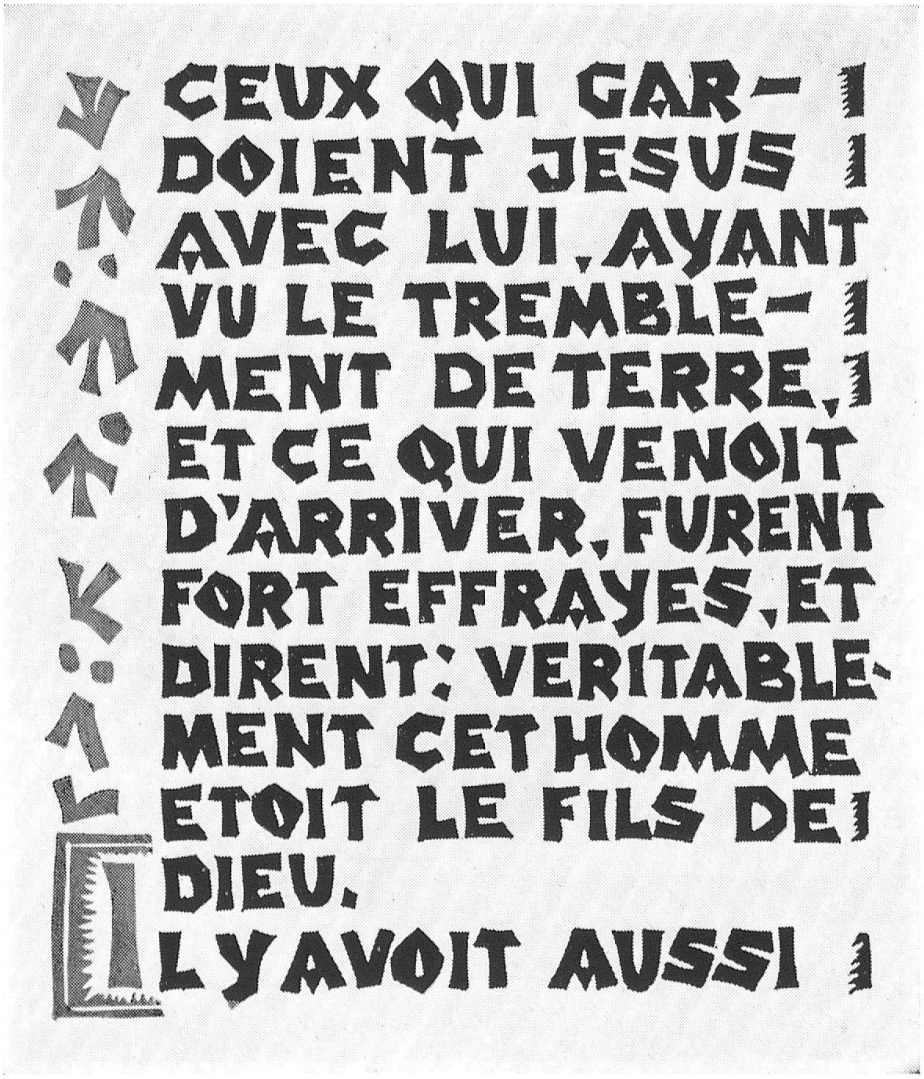
Il l'a fait. Il a pris l'évangile selon saint Matthieu, dans le texte d'Ostervald, et il s'est mis à graver dans des pages de bois, lettre après lettre, le drame du calvaire. Lettre après lettre,

mot après mot, il a récrit dans le bois ces pages du Livre des Livres – «la seule histoire intéressante qui soit jamais arrivée», disait Péguy. Ayant ainsi sculpté une cinquantaine de planches de texte, il s'est mis à tailler des illustrations, de grands bois amers et sombres, où grince toute la tragédie des hommes qui n'ont pas reconnu le Messie. Ces bois, il les a voulus en trois, quatre ou cinq couleurs, tandis que les pages de texte sont tirées en deux tons «seulement», noir, et brun pour les lettrines.

Ayant gravé tout cela – et il faut l'avoir vu, ou être du métier, pour savoir quel travail représentent cinquante pages de texte et vingt pages de planches, le tout gravé à plusieurs exemplaires pour des tirages en plusieurs couleurs, – Pierre a choisi le plus beau papier qu'il ait pu trouver, et dans son atelier, sur une presse à bras, il a tiré lui-même son volume, à vingt-cinq exemplaires. Il y avait comme une petite lessive de feuilles d'évangile, tout autour de la vaste pièce, de la cheminée aux galeries, et Martine dans son berceau roucoulait doucement, point surprise du tout, tandis que ses parents peinaient sur le Livre. C'est un tableau que j'aurais voulu peindre – mais Pierre ne le fera jamais.

Il a construit vingt-cinq cartonnages et vingt-cinq emboîtages – et voilà. Déjà quelques amateurs ont emporté cet évangile selon saint Matthieu récrit par un artiste du XXe siècle, selon ses moyens, avec ses outils, et de tout son cœur.[1]

[1] «Le Calvaire». Evangile selon saint Matthieu, dans le texte d'Ostervald, texte et bois gravés entièrement à la main par Pierre Stampfli. Tirage 25 ex. A Paris chez l'auteur, rue Fontaine 30 (IXe), ou à Bienne, Promenade de la Suze 5a.



Une page du «Calvaire» gravé par Pierre Stampfli

Cet art de retrouver ce qui est à la fois le plus simple et le plus extraordinaire, cette volonté de redevenir un moment artisan pour se mettre tout entier au service d'un message qui nous dépasse mais qui s'adresse à chacun de nous, c'est ce que Pierre appelle tout simplement être sincère. – Etre sincère, expliquait-il un soir, devant les bûches de son grand foyer, être sincère, ça n'est pas dire ou faire ce que l'on croit vrai ou ce que l'on estime juste. Ce serait trop facile. Etre sincère, c'est faire ce que Dieu attend de vous, c'est laisser Dieu agir en vous. Seulement, ajoute-t-il, il faudrait avoir un «métier» du tonnerre de Dieu pour arriver à réaliser ce qu'Il vous propose.

Du métier, Pierre n'en manque pas. Il n'est que de voir avec quelle aisance il a gravé ses lettres, dans un style à lui, simples et nettes, d'une élégance un peu primitive, comme le voulait le travail. Les bois sont de la même veine; là encore un métier prodigieux et une étonnante subtilité dans l'emploi des moyens aboutissent à des réussites qui semblent parfois «brutes» au premier coup d'œil, mais qui révèlent rapidement de merveilleuses richesses. Pierre joue avec les trois, quatre ou cinq couleurs de ses bois comme s'il travaillait sur la toile; il réussit d'extraordinaires approches de tons, et des oppositions plus faciles peut-être, mais qui ne sont jamais de l'imagerie d'Epinal. Des visages secrets sortent peu à peu de l'ombre, dans les scènes où des soldats rutilants ricanent et maudissent. Et plus loin, toute la lumière a disparu: il ne reste qu'un corps d'ivoire et d'ocre perdu entre un ciel et une terre également de plomb. La planche de la déposition de croix est d'une audace extrême dans sa disposition: à chaque page on s'arrête, séduit par quelque détail du travail, par la présence constante de la *main* de l'artiste. Et pourtant, le plus haut mérite de Pierre, en l'occurrence, et ce qui prouve l'authenticité de sa vocation, c'est qu'il ne s'est pas emparé du texte pour faire valoir ses dons et son talent: il semble au contraire souligner à chaque lettre, à chaque mot, à chaque image, l'importance du témoignage qu'il reproduit.

Et c'est pourquoi je pensais à Pierre encore, en admirant dans un récent «catalogue de très beaux livres[2]» manuscrits enluminés et incunables, ou ce bréviaire dominicain de Charles VI, dessiné en fines «lettres de somme» sur de minuscules feuilles de vélin serrées entre deux plaques d'ivoire ciselé serti d'or. On trouve là bien d'autres trésors: livres d'heures à l'usage d'Amiens, d'Evreux ou de Paris; romans de chevalerie, dont cet admirable manuscrit à miniatures de Christine de Pisan exécuté vers 1415. Ces enlumineurs, ces copistes, ces graveurs sur bois qui illustrent avec tant de finesse le «traicte des faits et gestes du noble et vaillant chevalier Theseus de Coulongne» ou les aventures de Tristan le Leonnois, Pierre est de leur race encore. Je le vois fort bien vendre son *Calvaire* «en ladicte ville de Paris, devant la rue Neuve Nostre Dame a l'enseigne Sainct Jehan l'Evangéliste, ou au Palais au premier pillier, devant la chappelle où l'on chante la messe de messeigneurs les presidens.»

Il y a quelque réconfort aujourd'hui à découvrir un artisan du livre de cette trempe. Ce réconfort qu'on trouve aussi dans les «très beaux livres anciens» de Maurice Bridel, Pierre Stampfli nous le donne ainsi, tout frais et quasi-miraculeux en notre siècle machiniste et atomique. Il est vrai que tout n'était pas nécessairement pour le mieux dans le meilleur des mondes lorsque paraissait à Paris, l'an 1541, «Praxis Criminis Persequendi, elegantibus aliquot figuris illustrata, Ioannac Millæe Boio Silvigniaco authore», dont les planches montrant la pratique des divers supplices en usage sont d'une «élégance» certaine et d'une horreur non moins assurée.

Il reste quelques justes dans toutes les Gomorrhes... Les civilisations où ils vivent ne s'en trouvent pas pour autant *justifiées*, mais j'aime à croire qu'il est des grâces particulières réservées à ceux qui auront su incarner l'esprit dans une lettre impeccable, gravée ou dessinée d'une main sûre, et le cœur en paix.

---

[2] Livres anciens Maurice Bridel, Lausanne. Catalogue N° 10, 1948.